

• WEEK-END NATURE •

La truite arc-en-ciel, invasion ou nécessité?



Louis-Gilles Francœur

Tout est calme sur l'eau. Le bourdonnement des mouches noires engourdit le silence, heureusement entrecoupé des trilles d'oiseaux venant de la forêt qui borde le lac. Mais quand ce calme s'infiltre dans le cerveau du pêcheur, le drame est proche: une détente sèche sur la ligne. Une véritable fusée vivante surgit de l'eau sans crier gare en se secouant de tous les côtés dans un bond qui dépasse amplement le mètre de haut. Avec une fraction de seconde de retard, je «salue» mon poisson en abaissant ma ligne dans sa direction. Mais il est trop tard. Je n'ai pas baissé ma canne assez vite pour relâcher la tension et les coups saccadés de la grosse tête du poisson permettent à ma belle prise de ne plus en être une...

Je rumine cette erreur de débutant en ne comprenant pas que la torpeur me gagne insidieusement à nouveau quand, tout à coup, ce n'est pas un coup mais un choc sur la canne. Le moulinet émet un son strident qui me fait penser que la soie va peut-être atteindre la vitesse du son. Quand la torpille vivante fend l'air dans la seconde qui suit, ma ligne a déjà commencé à s'incliner vers ma prise, lui enlevant la tension dont elle a besoin pour se libérer. Quand la tension revient, je sais que la bataille sera dure car le poisson sort 20 bons mètres de fil sans discontinuer. Il me faudra dix bonnes minutes pour neutraliser ses bonds à répétition, ses feintes et ses retournements imprévus dans toutes les directions, jusqu'à ce que la puissante combattante, vaincue, passe de son élément à la prise. Une magnifique arc-en-ciel. Mais ça, je le savais car peu de salmonidés livrent à Québec des batailles de cette puissance au-dessus de la

surface. Une bataille typique du saumon, ce que cette fausse truite dite arc-en-ciel est en réalité.

Oncorhynchus mykiss, de son petit nom latin, est un véritable saumon Steelhead du Pacifique qui s'est adapté à l'eau douce, comme notre ouananiche, qui est un véritable saumon atlantique qui a perdu ses mœurs anadromes.

Ce n'est pas d'hier, raconte Pierre Dumont, biologiste au ministère des Ressources naturelles et de la Faune (MRNF), que ce salmonidé a traversé l'Amérique par voie terrestre pour aboutir dans nos eaux. Son introduction officielle dans l'est de l'Amérique remonte à 1874, à Caledonia, dans l'État voisin de New York. Au Québec, le premier ensemencement connu a été réalisé en 1916. Depuis, l'arc-en-ciel peuple toutes les anciennes rivières à saumons de la côte américaine et les meilleurs cours d'eau de montagne de la Nouvelle-Angleterre, où des centaines de Québécois vont la pêcher en cuissardes, dans des rivières qui ressemblent à nos rivières à saumons, avec cette différence fondamentale que leurs eaux sont sensiblement plus chaudes. Car c'est là l'avantage de l'arc-en-ciel: elle peut survivre dans des eaux chaudes que ne peuvent tolérer ni nos saumons atlantiques ni nos truites mouchetées, qui ne sont pas des truites mais des ombles tout en faisant cependant partie de la famille des salmonidés. (Si vous ne vous y retrouvez pas, donnez-leur un coup de fil... à pêche pour tout comprendre!)

Jusqu'à tout récemment, on classait à tort l'arc-en-ciel dans la famille des «salmo», comme *Salmo salar*, notre saumon atlantique. Mais des tests génétiques ont démontré que l'arc-en-ciel ne pouvait plus conserver son ancien nom de *Salmo gairdneri*. Ce détail a une grande importance pour le Québec car, ensemencées abondamment dans les cours d'eau et les lacs du sud du Québec et massivement dans les Grands Lacs depuis trois générations, les arc-en-ciel migrent inévitablement vers les rivières à saumons du golfe, en déclin presque partout et peu aptes à affronter cette concurrence. Au moins, on sait que le risque d'hybridation est éloigné même si celui de la migration et de l'envahissement du territoire de nos saumons demeure

rien réel devant cette concurrente agressive.

Les biologistes québécois, comme Pierre Dumont, suivent avec inquiétude la lente mais progressive migration des saumons du Pacifique ensemencés dans les Grands Lacs et dans nos cours d'eau québécois, y compris le fleuve, où Québec a introduit des milliers d'arc-en-ciel. Nos piscicultures gouvernementales produisent chaque année 50 000 truites brunes et environ 36 000 arc-en-ciel qui s'ajoutent aux millions d'arc-en-ciel produites par les pisciculteurs privés pour l'ensemencement des lacs et les poissonneries. Les pisciculteurs adoptent ce poisson car son taux de croissance est beaucoup plus élevé que celui de notre truite mouchetée, ce qui permet de produire des poissons de taille parfaite pour l'assiette plus rapidement et avec moins de nourriture.

L'an dernier, raconte Pierre Dumont, on a même capturé un saumon chinook, un monstre comparativement à une arc-en-ciel, à Pointe-aux-Pères, dans le Bas-Saint-Laurent. Un bel indice des migrations qui nous viennent des Grands Lacs...

La grande question, dit-il, c'est de savoir si ce sont des «individus» qui vont se perdre dans de nouvelles rivières ou si on assiste au début d'une colonisation par des espèces étrangères qui pourraient menacer nos espèces autochtones. Dans de grands lacs comme le Memphrémagog ou le Champlain, explique Pierre Dumont, on est en présence de populations de salmonidés du Pacifique viables, capables de s'autoreproduire. Mais curieusement, malgré des décennies d'ensemencement dans le fleuve à la hauteur de Montréal et malgré la propension des arc-en-ciel à se reproduire dans de forts courants, comme les rapides de Lachine ou le courant Sainte-Marie, ce cheptel ne s'est pas installé à demeure dans le fleuve.

Isabel Thibault est une sorte de jeune biologiste-déTECTIVE. Pour sa thèse de maîtrise, elle a entrepris de déterminer dans quelle mesure les anguilles s'intéressaient à certaines rivières à saumons! Et pour son doctorat, elle a décidé de déterminer jusqu'où l'arc-en-ciel s'est répartie dans les eaux du Québec pour savoir ultimement quels sont les facteurs qui lui permettent de s'installer en permanence dans certains cours d'eau et pas

dans d'autres pour déterminer aussi dans quelle mesure cette espèce «invasive» — mais quasi naturalisée — concurrence nos ombles et nos saumons régionaux.

Cependant, pour y parvenir, elle a besoin de la collaboration des pêcheurs sportifs, à qui elle demande de lui faire parvenir la tête et les abats des arc-en-ciel capturés cet été, de les congeler dans un sac de plastique et de les porter aux bureaux des agents de conservation locaux, où on remettra à chaque pêcheur un coupon pour chaque poisson en vue d'un tirage à la fin de cette campagne d'échantillonnage inusitée, le 31 octobre. Les pêcheurs noteront aussi la date de la capture, le nom du cours d'eau, le poids et la longueur du poisson, mesurée du nez au centre de la queue (et non pas aux extrémités). On peut s'informer au sujet de cette campagne d'échantillonnage en écrivant à Isabel Thibault (isabel.thibault2@ulaval.ca) ou en allant visiter le www.quebec-ocean.ulaval.ca/labdodson.

Cet ambitieux projet, qui aurait pu, en réalité, être mené à terme par Québec afin de mieux planifier la protection des espèces indigènes, ne risque pas vraiment de modifier les règles qui autorisent les ensemencements d'arc-en-ciel dans le sud du Québec, là où, depuis une décennie, le réchauffement du climat et des eaux a décimé les populations autochtones de truites mouchetées. C'est aussi le cas de plusieurs lacs où la contamination biologique par des espèces indésirables de méné et d'autres poissons a confiné les mouchetées à une niche marginale en raison de la réduction draconienne de leurs réserves de nourriture. L'arc-en-ciel, contrairement à la mouchetée, utilise ces espèces concurrentes et indésirables comme autant de nouvelles variétés de frites, dont elles se régalaient pour prendre du poids.

Voilà une étude pas banale, hautement d'intérêt public, qui mérite un appui bien tangible de la confrérie de la canne souple cet été.

■ Visite: c'est hier qu'a débuté le premier Salon national de l'environnement. Au Vieux-Port de Montréal d'ici dimanche soir.